



LES MODES PARISIENNES

Chapeau de M^{me} Plé Boirin rue basse du rempart au coin de la Ch.^{se} d'Antin
 Mantelot des magasins des fabriques Françaises et Belges à Vivienne au coin du
 boulev.^t — Corsets de M^{me} Dumoulin rue basse du rempart N. 44 —

Ayuntamiento de Madrid

Paris chez Aubert et Cie Place de la Bourse.

Imprimé par Moitte, rue Papillon 24, Paris.



LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — MANETTE (3^e partie), par LÉON GOZLAN. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Nous l'avons dit, mais nous le répétons encore, la broderie est et sera la grande mode de la saison prochaine; on brode tout : robes, manteaux, mantelets. — Ne parlons que des broderies en soie, lacet, passementerie, passé; car, si nous entamions le chapitre de broderies de coton en objets de lingerie, il serait long, trop long, et surtout trop connu de nos lectrices.

Parmi les plus élégantes toilettes de genre broderie, nous citerons une robe gris-argent, c'est-à-dire gris glacé de blanc, brodée devant au passé en soie grise, la broderie formant de jolies guirlandes enlacées de fleurs et de feuillage, toutes les petites tiges en soie blanche; le corsage

ouvert devant très-échancré, bordé d'un revers-châle brodé de même, et bordé de frange blanche et grise; les manches demi-longues, mais plus courtes qu'elles ne le sont ordinairement, brodées au bas d'une large guirlande avec frange au bord semblable à celle du revers du corsage.

Il y avait, pour porter avec cette robe, un petit pardessus entièrement brodé et bordé d'un rang de frange blanche et grise.

On brode beaucoup de petits pardessus pour toilette élégante de chez-soi, pour entrée de soirée, de théâtre, lesquels sont en velours nacarat doublé de satin blanc; la broderie est toujours le passé mêlé de chainette; un rang de frange borde le bas des manches et du petit manteau.

Comme manteau d'hiver, nous avons remarqué un pardessus de velours nacarat non ajusté à la taille, brodé tout autour de grands anneaux en passementerie à picot. Nous donnerons ce modèle dessiné dans un des premiers numéros du mois d'octobre; nous le croyons appelé à quelque succès.

Une très-jolie toilette d'automne, du genre demi-parée, s'est fait remarquer à l'une des dernières représentations de l'Opéra. Elle se composait d'un bonnet en dentelle, la dentelle tournée en fond rond, orné d'une guirlande de feuillage de vigne nuancée et fleurs de fantaisie tombant en longues grappes de chaque côté de la figure; d'une robe en taffetas chiné à deux jupes, la seconde en forme de tunique ouverte devant, découpée tout autour à l'emporte-pièce; le corsage de cette robe très-ouvert devant, bordé de deux revers à châle découpés; les manches demi-larges dépassant de peu le coude et garnies au

bord de deux volants découpés; le second, celui du dessus, était à tête; les sous-manches étaient en dentelle; les gants à trois boutons. Sous le corsage de la robe, était une chemisette ouverte suivant l'échancrure de la robe, qui ne laissait passer que sa petite dentelle et un peu de sa broderie. Beaucoup de femmes portent, en toilette de ville, des gants à trois boutons, dits *gants demi-longs*, bien qu'ils soient presque aussi courts que les gants ordinaires.

Ce qui ne diminue pas la dépense déjà très-considérable que cause ce détail de la parure.

En effet, le prix des gants s'en va toujours augmentant.

On dit que, dans quelques années, les gants courts coûteront cinq francs.

Au quatorzième siècle, les gants ne coûtaient que quelques deniers; c'est du moins ce que dit Amans - Alexis Monteil, dans son *Histoire des Français des divers états*. Nous rapporterons ce qu'il écrit à ce sujet :

« Le prix de certains genres de gants m'a paru assez curieux.

» Tout le monde sait que la paire de gants blancs communs ne coûte guère que quatre deniers;

» Que la paire de beaux gants de chien tanné à sangle, à houppe et à fraise, coûte deux fois plus, quatre sous;

» Que la paire de gants de chevreton cendré, brodés, huppés, fraisés, coûte six sous.

» Mais tout le monde ne sait peut-être pas que la paire de gants de chamois, pour porter l'épervier, coûte vingt-quatre sous;

» Et enfin que celle des grands moufles de chamois, brodés, fourrés de martre, pour porter le faucon, coûte neuf livres, autant que douze setiers de blé.

» L'habillement des mains, appelé par les Flamands les souliers des mains, par les Hébreux les maisons des mains, a dû être un des derniers en usage, et probablement un des derniers perfectionnés. »

On fait déjà des robes en beau damas couleur sur couleur ou en plusieurs nuances brochées. Ces robes, en forme de redingote, reçoivent peu ou point d'ornements : une passementerie légère qui fait broderie, de petits revers de dentelle noire, des petits velours frappés ou des galons.

Nous ne pouvons encore rien révéler des modes d'hiver qui paraîtront bientôt dans les salons de madame Plée - Horain (1); mais, ce qui est certain, ce que nous pouvons affirmer, c'est que tout ce que la grâce, la coquetterie, le goût le mieux entendu peuvent créer de plus ravissant sortira des magasins de cette jeune modiste, que

(1) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.

les femmes les plus élégantes ont prise sous leur patronage.

La lingerie s'enrichit en ce moment de jolies sous-manches fermées, auxquelles on revient par nécessité, surtout pour les costumes simples de la matinée.

Les sous-manches à revers mousquetaires, du genre de celles représentées aujourd'hui sous les corsages-vestes, sont très-nouvelles; nous en avons parlé déjà : elles sont à dents brodées à l'anglaise, et entourées de trois lacets rattachés les uns aux autres par un point de chaouson.

Il est de bon goût de fermer les sous-manches avec des boutons doubles en or unis ou ciselés, ou en argent niellé.

MODES D'HOMMES.

Humann (1) prépare, avec le goût qui lui a valu sa grande réputation, ses costumes d'hiver, lesquels se composent :

— D'abord d'un nouveau paletot - *Buckskain* en drap marron, noir, doublé de satin et entièrement ouaté; il est ce qu'on appelle de demi-largeur, touchant cependant la taille; les manches sont larges; le collet est en velours, entouré d'un galon large d'un pouce;

— Puis d'habits bleus garnis de boutons jaunes boutonnant à volonté, presque jusqu'en haut; les basques de ces habits sont courtes et les tailles longues, puisqu'elles dépassent un peu la taille;

— De gilets fond blanc ou chamois à collet droit.

Humann recommande les pantalons noirs demi-collant sans sous-pieds;

— Des souliers découverts vernis et des bas de soie;

— La cravate blanche pour toilette du soir, et quelquefois noire;

— Les chapeaux de même forme que ceux de l'été, peut-être un peu moins grands de bords.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de satin bouillonné de crêpe lisse et ornée de deux petites têtes de plumes de chaque côté. — Mantelet de velours noir brodé entièrement au passé à point de chaînette et bordé d'une frange haute de trente-cinq centimètres. — Robe de satin à la reine brodée devant au passé et soutache. Le corsage est fermé et brodé en plastron. Les manches ouvertes brodées au bas. Sous-manches de mousseline fermées sur entre-deux brodé bordé de dentelle.

COSTUME DE JEUNE FILLE.

Robe à corsage. Veste en armure, les dents de la veste sont formées par l'étoffe, qui est double, ce qui s'appelle à dents retournées. Ce corsage peut se fermer par des boutons d'ivoire. Fichu et sous-manches en broderie anglaise et lacet au bord. — Voir le détail dans l'article Modes.

(1) Rue des Petits-Champs, 93.

MANETTE.

(SUITE.)

Après avoir entendu sonner minuit, elle arrangea la mèche de sa lampe et monta, glacée par le froid, à sa petite chambrette. Une fois sa porte verrouillée, elle courut à la croisée, et son regard, sans se poser sur la campagne couverte d'un tapis de neige, alla droit à la petite fenêtre de la maison, dont la vue lui avait fait pousser un cri de joie le jour qu'elle la découvrit, là-bas, là-bas, au bout de la Prairie. Une lumière y brillait.

« Il veille encore, dit Manette : il m'attendait. »

Tout à coup Manette ne sentit plus le froid.

La fille de M. Leveneur cacha alors la lumière de la lampe derrière un grand carton à chapeau.

Au même instant la lumière de la croisée éloignée disparut aussi.

« Il sait que je suis ici ! dit Manette, qui se hâta d'ouvrir un tiroir et d'y prendre plusieurs morceaux de bougie. Elle en alluma d'abord deux qu'elle plaça sur le manteau de la croisée, derrière la vitre de l'œil-de-bœuf, et elle attendit.

Deux petites clartés, qui scintillèrent au fond de la perspective, répondirent à ce signal.

Pendant tout le temps que brûlèrent ces quatre petites flammes séparées par la distance d'une lieue et une plaine glacée, Manette ne cessa de regarder avec un long attendrissement la maison isolée, et cette contemplation fit tomber peu à peu le voile de tristesse dont son visage était couvert. Une douce langueur remplaça cette empreinte de souffrance. Ses lèvres s'entr'ouvrirent, ses yeux se fermèrent à demi, et sa tête tomba, mélancolique et rêveuse, sur sa main. Je souffre ici, mais on m'aime là-bas, semblait-elle dire, et je suis presque heureuse de ma souffrance, car la compensation est bien douce à mon cœur. Elle laissait voir sans rougir, — personne n'étant là pour l'observer, ni celui qu'elle aimait, ni ceux qui lui auraient fait un crime d'aimer ; — elle laissait voir l'entier abandon de son âme, l'ardeur naïve de sa jeune passion, son amour enfin. Le silence de la nuit, la blancheur sereine de la campagne, jusqu'au froid, jusqu'à cette mort universelle de la nature, contribuaient à exalter en elle cette première liberté de la jeune fille qui aime peut-être plus que son Dieu qu'on lui a imposé, plus que sa mère qu'elle n'a pas choisie, cet être qu'elle a deviné, trouvé, accepté seule dans l'univers, et dont elle fait un dieu par sa volonté et son droit.

Les deux petites bougies allumées par Manette s'éteignirent, quelques secondes après, l'obscurité se fit à la croisée lointaine.

Manette n'en alluma plus qu'une seule, qu'elle

plaça à l'endroit où venaient de s'éteindre les deux autres.

Le même signal fut répété.

« Suis-je heureuse ! ô mon Dieu ! s'écria Manette.

La correspondance établie entre elle et la personne qui répondait si exactement à ses signaux, n'était que le moyen ingénieux, primitif, auquel nous devons peut-être le télégraphe ; la transmission d'une pensée à travers l'espace par le jeu des lumières ; langage limité mais prompt, créé par un prisonnier ou par un amant ; celui-là voulait dire : Sauvez-moi ! celui-ci : Aimez-moi !

Il était convenu entre Manette et son fidèle correspondant que les deux lumières signifiaient : *Je suis ici ! et vous, êtes-vous là-bas ?* — *J'y suis*, répondaient deux clartés. Une seule après deux autres, quand celles-ci étaient consumées, signifiait : *Je vous aime toujours*. — *Je vous aime toujours* était la réponse que faisait la flamme isolée qui paraissait à l'autre bout de l'horizon.

Après avoir depuis quelques minutes allumé et placé trois bougies, Manette poussa un cri de surprise :

— Qu'ai-je fait ? dit-elle en se hâtant d'en ajouter un quatrième, j'avais oublié que je ne devais employer le nombre trois que pour annoncer quelque grand danger ! Je l'aurai effrayé, que vait-il supposer s'il n'a pas deviné mon erreur à la précipitation que j'ai mise à ajouter une quatrième flamme aux trois autres ? Mais il l'aura devinée sans doute et ce dernier signal l'aura rassuré. »

Le dernier signal employé par Manette avait pour sens ceci : *Je suis heureuse*.

« Il m'a répondu, dit Manette en mettant son petit bonnet de nuit en percale ; *il est heureux aussi*. »

Elle éteignit les quatre bougies et tomba à genoux pour faire sa prière.

Dieu doit être indulgent pour les amoureux, car ils sont fort distraits ; et Manette aimait beaucoup. Voici comment elle avait connu, sans que sa mère ni son père, lui si clairvoyant, eussent le moindre doute, celui qu'elle aimait depuis six mois

Semblable au grand Frédéric, qui, s'il eût été roi de France, disait-il, n'aurait pas voulu qu'il fût tiré en Europe un seul coup de fusil sans sa permission, M. Leveneur ne voulait pas qu'il se fit une grande affaire sans en avoir sa part. Or, à cette époque on faisait beaucoup d'affaires en France ; on mettait tout en actions. Les petites localités imitèrent les grandes, qui, pour leur malheur, imitèrent Paris.

Parmi les établissements qui s'imaginèrent tripler leur valeur en ayant recours à ce mode de gestion, il faut compter la principale manufacture de châles de Saint-Michel-hors-les-Bois. Sa constante prospérité ne lui parut plus au niveau du

siècle. Qu'est-ce qu'une industrie, se disait-on alors, qui n'enrichit pas en cinq ans? Est-ce qu'on a le loisir d'attendre? Les opérations industrielles veulent être conduites à la vapeur; il faut y introduire l'activité des chemins de fer. On n'introduisit que la banqueroute; mais nous n'écrivons pas l'histoire de ces temps-là.

Dès que Leveneur, un des premiers prévenus, eut vent de l'affaire, il songea à s'édifier sur la valeur de la manufacture. Avant d'échanger du bon argent contre des actions, il était prudent d'agir ainsi. Il poussa la réserve jusqu'à ne pas aller directement à la fabrique de châles dans l'intention formelle, avouée, d'en connaître l'importance. Il prit un détour. Un dimanche, il dit à sa femme et à sa fille de fermer la boutique et de s'habiller. Les deux femmes obéirent.

« Nous allons à la Prairie.

— A la Prairie! s'écrièrent-elles; et pourquoi faire?

— Pour nous promener apparemment. »

La mère et la fille se regardèrent comme pour se demander réciproquement ce qu'il fallait croire. Ce ne fut pas non plus un léger étonnement pour les gens du pays de voir l'ancien garde-chasse, assez connu pour son peu de complaisance conjugale, promener sa fille et sa femme.

« Voudrait-il enfin, disaient les uns, marier Manette, qu'il vient l'étaler ainsi en plein dimanche à la Prairie? »

On se figure si les coups de chapeau plurent de toutes parts autour des Leveneur. Leur présence fut un véritable événement. Pour échapper à une curiosité gênante, Leveneur proposa d'aller visiter au bout de la Prairie la manufacture de châles de M. Commandeur. Par là ils donneraient à la foule le temps de les oublier, et ils verraient un établissement qui méritait d'être connu.

Ils quittèrent une des grandes allées pour suivre la berge, beaucoup moins couverte de promeneurs et tout émaillée de belles marguerites de mai. Manette en choisit une qu'elle plaça à sa ceinture. Ils arrivèrent bientôt à la fabrique, où ils furent parfaitement reçus par les contre-maîtres, qui offrirent de leur montrer du commencement à la fin les transformations par lesquelles passe la laine avant de devenir ces beaux châles, objets de tant d'envie.

Il faudrait n'avoir pas l'ombre d'intelligence pour rester froid devant les admirables métiers qui servent à ourdir ces trames sur lesquelles des mains miraculeuses jettent à l'infini des couleurs et des formes. Les deux femmes louaient beaucoup. Manette d'une façon aussi banale qu'elle le pouvait, de peur, en ne mesurant pas ses expressions, de paraître trop savante, trop grande dame à son père. Quant à M. Leveneur, il faisait toujours suivre ces compliments de ces mots :

« Et combien fabrique-t-on de châles par an?

quel est le prix de revient? quelle est la moyenne du bénéfice sur un châle? »

Et cela était dit du ton le plus éloigné de toute apparence d'affaires. Il n'avait pas l'air d'écouter les réponses.

Tout avait été visité, vu, admiré, les visiteurs s'en allaient; monsieur et madame Leveneur étaient déjà sur l'escalier, lorsque Manette, en appuyant le doigt sur un bouton de porte qu'elle tourna, s'écria :

« Nous avons oublié de visiter cette pièce... Oh! pardon! s'écria-t-elle en rougissant et en reculant vers l'escalier; je pensais... je croyais... »

Un jeune homme qui travaillait dans cette pièce s'était levé et engageait beaucoup Manette à entrer, puisque son intention était de connaître dans tous ses détails la fabrication des châles.

Monsieur et madame Leveneur revinrent sur leurs pas.

« Mais, monsieur, dit Manette, nous vous dérangeons... vous travaillez... »

— Je travaille toujours, répliqua le jeune artiste, qui tenait d'une main un godet de couleur et de l'autre un pinceau. Après tout, j'ai tort de vous retenir, et c'est moi qui vous dois des excuses, ajouta-t-il, car vous avez vu ce que présentent de plus curieux les procédés de fabrication. Je ne suis pas même un ouvrier ici.

— Ah! mon Dieu! que c'est beau! s'écria tout à coup Manette.

— Qu'as-tu? lui dit sa mère.

— Regardez, mais c'est admirable.

— Ah! mademoiselle, dit Engelbert, le jeune artiste alsacien, dont Manette exaltait tant l'ouvrage, vous me louez beaucoup trop. Vous voyez, ajouta-t-il en rougissant et en rejetant ses longs cheveux blonds derrière l'oreille, la tâche que je remplis ici. Je suis le dessinateur de la manufacture... »

Manette répétait toujours :

« Oh! que c'est beau! mon Dieu! »

Ce qu'elle admirait ainsi avec tant d'effusion était une aquarelle représentant un riche bouquet destiné à occuper le centre d'un châle que la manufacture avait reçu l'ordre de fabriquer pour la sœur aînée du roi de Naples.

Engelbert avait eu soin, pour composer ce magnifique bouquet, de faire un choix parmi les fleurs les plus aristocratiques, laissant au milieu de toutes la place d'une autre fleur plus belle encore, plus royale. En attendant qu'il l'eût trouvée, l'artiste, pressé dans son œuvre, avait achevé de peindre les autres fleurs; mais il arriva qu'il termina son ouvrage sans rencontrer sous sa main ni dans son imagination la fleur dont il avait besoin pour le couronner dignement. Il était dans l'anxiété de sa recherche, lorsque Manette entra dans son cabinet.

« Pourquoi donc, lui demanda naïvement celle-ci

frappée du vide laissé au milieu du bouquet, n'avez-vous rien fait pour cacher ce blanc, est-ce avec intention ?

— Vous mettez le doigt sur la douleur, répondit soucieusement l'artiste. J'espérais toujours placer à cet endroit une fleur supérieure en beauté à toutes celles que vous voyez là ; le bouquet est fini, et je n'ai pas découvert ce que je cherchais, ce que je cherche encore : cette fleur supérieure.

— Et pourquoi en mettre une supérieure ? reprit Manette, qui ne savait pas qu'en ce moment elle laissait échapper le trait de génie que l'artiste épuisé par sa propre création n'avait pas pu produire.

— Quoi ! vous croyez, mademoiselle, balbutia Engelbert, qu'une fleur simple au milieu de ces fleurs somptueuses...

— Mais, oui, monsieur... et plus elle sera simple, plus, je crois, cela sera beau... Tenez, dit Manette en détachant de sa ceinture la marguerite qu'elle avait cueillie à la Prairie, essayez.

Par un hasard merveilleux, la marguerite tomba juste au cœur du royal bouquet, et si pittoresquement, qu'Engelbert étonné de l'effet s'écria :

« Laissez, laissez, mademoiselle, mon œuvre est finie. Voilà donc ce qu'il fallait ! »

Deux coups de crayon, quelques teintes, ici légères, là fortes, reproduisirent la marguerite, et elle fit admirablement au milieu du bouquet, qui, par ce contraste, devint à l'instant même un chef-d'œuvre.

« Vous êtes donc un grand artiste, mademoiselle ? » demanda Engelbert à Manette en remarquant pour la première fois la belle coupe de visage qu'il avait sous les yeux. Manette baissa les yeux. Cet éloge si vrai, le son de voix de celui qui le faisait, cette âme qui venait de toucher son âme par le lien électrique des arts, l'émuèrent, la troublèrent ; elle resta muette pendant quelques minutes.

Dans leur trouble mutuel, les deux jeunes gens avaient posé l'un et l'autre une main sur l'aquarelle qu'ils regardaient et dans laquelle ils semblaient se voir comme dans une glace invisible à tous les autres. En contemplant, celle-ci l'œuvre du jeune artiste, celui-là la pensée à laquelle il devait de l'avoir achevée, ils ne savaient pas combien ils s'occupaient d'eux-mêmes sous le voile de cette réflexion prolongée.

« Voyons, il se fait tard, dit Leveneur en prenant sa fille par le bras, et nous empêchons monsieur de travailler.

— Vous avez raison, mon père, » répondit Manette, qui salua Engelbert avec un de ces sourires bons et heureux où Dieu, qui les envoie, pour rait seul lire l'aurore d'une nouvelle existence.

Engelbert, dont le devoir eût été d'accompagner les visiteurs jusqu'à la porte, ne s'éloigna pas de la table et ne détacha pas sa main de dessus l'a-

quarelle. C'est que sous sa main il y avait la marguerite laissée par Manette.

Les départements de l'Est nous donnent ces nouvelles générations d'hommes formées de la nature allemande et française ; hommes sérieux et bons, laborieux et choisis, moitié fer, moitié or, faits de ce qui dure et de ce qui a du prix, infatigables soldats, intelligents commis, robustes ouvriers, artistes ingénieux. Engelbert, le dessinateur de la manufacture de châles de Saint-Michel-hors-les-Bois, était de Strasbourg. Il allait avoir vingt et un ans. Un honnête marchand de toiles de Schlestadt, parent de M. Commandeur, le lui avait adressé comme un dessinateur plein de goût et d'avenir, très-capable de diriger la partie artistique de sa manufacture de châles. De faibles appointements lui suffiraient pendant les premières années. Le protecteur n'avancait rien de trop en parlant ainsi d'Engelbert, quoique celui-ci eût pourtant son caractère, car quel enfant d'Alsace n'a pas le sien ? Engelbert, premier prix de l'école de peinture de Strasbourg, croyait parfois au-dessous de lui de dessiner des palmes et des arabesques pour l'ornement des châles. Il avait, lui aussi, rêvé Rome, la grande peinture, les émotions de l'exposition, les récompenses ; mais sa mère, dont il était le soutien, lui avait dit, la rude Allemande :

« Travaille pour toi et pour moi ; avant d'être un fils célèbre, commence par être bon fils. »

Engelbert avait obéi ; et il était venu se placer dans la manufacture de châles aux appointements de quinze cents francs, somme dont il faisait passer les deux tiers à sa mère.

Son avenir d'ouvrier était beau, il pouvait parvenir à gagner jusqu'à trois mille francs par an ; mais qui eût osé dire qu'il se contenterait toujours de vivre entre les quatre murs d'une fabrique ? Deux fois déjà il avait été sur le point de la quitter pour aller à Paris : là du moins, sans cesser d'être ouvrier, il se serait rapproché des ateliers des maîtres ; mais chaque fois qu'il avait manifesté son intention, M. Commandeur, le chef de la manufacture, avait augmenté ses appointements. En sorte que cette bonté, cet attachement pour lui avaient fini par le rendre très-circonspect en même temps que fort triste. Il restait, mais il souffrait.

Dès que Manette fut partie, Manette de la beauté de laquelle il avait entendu parler, mais qu'il ne connaissait pas, il lui resta comme un éblouissement moral. Il n'avait jamais pensé qu'à la gloire, il se leva un autre soleil dans son cœur. Il désirait bien encore la célébrité, mais il sentait qu'il ne la voulait plus pour lui seul. Le désir fut aussi grand, mais il prit une autre direction ; il ne traversait que l'esprit, il passa par le cœur. Enfin l'artiste se complétait, il aimait.

Le soir venu, Engelbert se dit : Quand la reverrai-je ? Jamais, se répondit-il. Il sortit, la nuit

était belle; une nuit de mai. Tout en répétant : Jamais ! Engelbert allait vers Saint-Faréol-dans-les-Bois. Tantôt il suivait une allée, tantôt une autre, tantôt il côtoyait la berge et foulait le gazon encore fin, mais odorant. Il n'avait pas eu l'intention de s'éloigner de la fabrique : comment ne s'arrêta-t-il que lorsqu'il fut à Saint-Faréol ?

Il était tard lorsqu'il se trouva sur la grande place; les boutiques étaient fermées. En passant devant celle de M. Leveneur, il remarqua sur l'un des côtés une petite porte restée entr'ouverte. Une lumière brillait au fond d'une pièce divisée par une barrière de bois. Il s'approcha, et il vit alors que c'était le bureau de poste. Quelle ne fut pas sa surprise quand il reconnut dans la personne placée derrière cette barrière, et assise près d'une table sur laquelle elle faisait le triage des lettres, mademoiselle Leveneur ! Entrer, s'approcher de la barrière et s'informer s'il n'y aurait point pour lui une lettre de sa mère, fut moins l'acte de la volonté d'Engelbert que l'impulsion machinale de son être. Manette retint un cri d'étonnement en le voyant. Mouvement étrange et dont elle non plus n'aurait pu se rendre compte, Manette, au lieu d'élever la mèche de la lampe, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire toutes les fois qu'on venait la nuit réclamer quelque lettre auprès d'elle, la baissa; et Engelbert et elle demeurèrent dans une demi-obscurité.

« Monsieur demandait ?... »

— S'il était arrivé une lettre à mon adresse. »

Et aussitôt, étalant devant elle deux ou trois cents lettres, Manette eut l'air, pour cacher son trouble, de chercher activement.

« Mais, dit-elle en relevant ensuite la tête, je ne connais pas le nom de monsieur... »

Ils n'avaient pensé ni l'un ni l'autre à cette légère difficulté.

« Je m'appelle Jean-Paul Engelbert; l'adresse doit encore porter : dessinateur pour châles à la manufacture de M. Commandeur, à Saint-Michel-hors-les-Bois.

— Oh ! ceci je le savais, reprit Manette.

— Pardon, je craignais que vous n'eussiez oublié...

— Depuis quelques heures seulement !... Voici une lettre pour vous. »

Le hasard avait voulu qu'Engelbert, qui n'attendait pas de lettre de sa mère, en reçût une ce jour-là.

« Mais, reprit Manette, je ne puis vous la remettre, je serais en contravention. Il nous est défendu de nous dessaisir d'aucune lettre avant l'heure de la distribution, et elle n'aura lieu que demain à huit heures. Ah ! il est bien fâcheux que vous ayez fait une si longue course pour rien.

— Oh ! pas pour rien, dit Engelbert; car je ne venais pas pour chercher une lettre de ma mère. »

Réflexion naïve qui fut suivie de cette question non moins naïve de Manette :

« Et qu'êtes-vous venu faire à Saint-Faréol ? »

Après cette question, Manette resta elle-même interdite.

« J'étais venu..., dit avec embarras Engelbert, ne sachant pas si j'avais le droit de la garder,... vous rapporter cette reine-marguerite oubliée par vous... »

Quel éclat de rire, à pareille réponse, n'aurait pas poussé une jeune Parisienne... qui n'aurait pas aimé. Manette restait dans le silence.

« Je ne la garderais que tout autant..., » reprit Engelbert.

Cependant la finesse de la femme, celle qui ne fut vaincue que par celle du serpent, conseilla à Manette ce subit changement de propos, et cela le plus naturellement du monde.

« Si pourtant vous tenez beaucoup, monsieur, à avoir ce soir même la lettre de madame votre mère, je prendrai sur moi de vous la donner malgré la défense.

— Je n'ai aucun droit à tant de bonté !...

— La voilà ! dit Manette en tendant la lettre à Engelbert, qui y porta soudainement ses lèvres. Comme il aime sa mère ! » pensa Manette, qui ne réfléchit pas que la lettre venait de passer par ses mains.

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

* On a bien raison de répéter aux enfants que la grammaire trouve toujours sa récompense.

Quelquefois cette récompense tarde un peu, mais elle finit par arriver un jour ou l'autre. Nous en avons un nouvel et mémorable exemple dans la statue que l'on élève en ce moment à Lhomond, le fameux grammairien qui a enseigné à toute la génération présente l'art de parler et d'écrire correctement.

C'est dans le département de la Somme, sur la place publique de Chaules, que les admirateurs de Lhomond se proposent d'élever une statue à cet homme illustre.

L'idée première de ce monument véritablement national est venue le même jour simultanément à trois professeurs de grammaire de trois collèges de Paris.

N'ayant rien à faire pendant les vacances, ils se sont dit un beau matin : — Tiens ! si nous élevions une statue équestre à Lhomond !

Et immédiatement ils préparèrent une liste de souscription, attendu que des professeurs de grammaire française, même quand ils se cotisent à trois, ne peuvent pas faire les fonds nécessaires à l'érection d'une statue équestre en bronze.

Il ne s'agit pas de cinquante centimes, il faut au moins quarante mille francs.

Pour vingt mille francs on aurait bien, à la rigueur, un grammairien debout, en train de faire une dictée ou de tirer les oreilles à un élève ayant commis une révoltante faute d'orthographe ; — mais la renommée de Lhomond

exige que cet homme illustre soit représenté après sa mort comme il a toujours été pendant sa vie, c'est-à-dire à cheval sur la grammaire française.

Par exemple, il s'agira pour le sculpteur de trouver un moyen ingénieux d'animer la grammaire : d'en faire une cavale à moitié sauvage et que Lhomond n'est parvenu à dompter qu'à l'aide du frein et de la règle.

Mais cette difficulté ne donnera que plus de mérite au travail de l'artiste qui triomphera dans le concours à ouvrir entre tous les sculpteurs.

Nous ne pouvons pas encore préciser l'époque où ce concours aura lieu, attendu que le chiffre de la souscription ne monte à l'heure qu'il est qu'à la somme de dix-huit francs — résultat de la cotation des trois premiers professeurs.

Il est probable qu'après les vacances cette somme va s'élever très-rapidement.

Un moyen bien simple est offert aux maîtres de pension pour rendre hommage à Lhomond sans qu'il leur en coûte beaucoup, — il leur suffira de remplacer les pen-sums des élèves par une amende qu'on leur fera verser dans la caisse de la souscription-Lhomond.

Cent lignes seront rachetées par deux sous, — une mise au pain sec par cinq sous, — un tirage d'oreille, dix sous, — enfin la prison vingt sous.

Si cette mesure est appliquée dans tous les collèges et pensionnats de France, Lhomond aura d'ici à six mois une statue plus colossale et plus équestre qu'aucune de celles érigées jusqu'à ce jour par M. Marochetti.

Une seule chose m'inquiète, c'est de savoir s'il existe une place publique dans la petite ville de Chaulnes.

Les trois grammairiens qui ont eu l'initiative de cette statue n'ont peut-être pas pris le temps de vérifier le fait, tant a été grand leur enthousiasme.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — *Un Amant qui ne veut pas être heureux*, vaudeville en un acte de MM. Comberousse et Lubize. — Où donc est-il, cet amant-là ? Et croyez-vous qu'il en existe un seul de cette façon ? M. Georges est un jeune homme naïf et au cœur timide ; mais pourquoi ne voudrait-il pas être heureux ? Mademoiselle Francine est une charmante personne aux jolis yeux, à l'air éveillé, et qui ne demande pas mieux que d'être heureuse, elle. Disons plutôt que Georges n'ose pas.

Une fois pourtant, seul dans le jardin avec Francine, Georges a osé... quoi ? Bien peu de chose, un rien... un baiser sur la main ! Ce baiser a été surpris, et cela fait du bruit dans la maison. M. Blancheville, le père de Francine, commence un petit interrogatoire, et pourquoi mentir ! Oui, Francine a permis un baiser sur la main ; elle ne s'en défend pas, on voit même au rayon de ses yeux qu'elle en est enchantée : tant pis pour M. Berthelin !

Ce Berthelin est un assez drôle de corps, une espèce d'original qui n'a guère la tournure d'un Lovelace, et que M. Blancheville a choisi pour gendre, sans savoir si Francine dira : Oui. Or, Berthelin a un gros ami qui prend sa cause à cœur et veut faire un mauvais parti à l'amant. Il prend son fusil ; et si Georges vient sous la fenêtre de Francine, il va... le tuer ? Oh non ! mais le *saler*, comme il le dit.

Voilà donc Georges qui vient à un rendez-vous ; et déjà l'ami Chardon le couche en joue, mais c'est Berthelin qui relève son fusil. Après tout, si Francine a permis le baiser sur la main, c'est qu'elle aime Georges. Et pourquoi ne l'épouserait-elle pas ? Voilà ce que pense le papa Blancheville. Allons, Georges, pas tant de scrupules, vous ne débusquez pas Berthelin de la place ; et laissez-vous rendre heureux, car, pour vous et Francine, vouloir c'est pouvoir.

Tout ce petit acte n'est qu'une bagatelle un peu légère ; mais cela est vif, gai, piquant : c'est un joli lever de rideau. Potier est amusant dans le rôle de Berthelin, et mademoiselle Marthe prête à celui de Francine la grâce de sa jolie figure et le charme de son frais sourire.

THÉÂTRE NATIONAL DU CIRQUE. — *Le Sac à malices*, féerie en 25 tableaux, par M. Henry. — On ne croirait jamais combien il est quelquefois difficile de n'avoir pas le sens commun.

Voici une pièce qui aurait été beaucoup plus amusante si les auteurs n'avaient pas voulu y mettre une idée philosophique. Où diable la philosophie va-t-elle se nicher !

Plusieurs tableaux font concurrence aux livres de Sénèque, je ne sais pas même si en cherchant bien on ne trouverait pas dans le ballet quelques passages de Montesquieu.

Je n'ai pas pu trop y prendre garde parce que je n'avais d'yeux et de lorgnette que pour une charmante danseuse que de l'Opéra je retrouvais tout à coup au Cirque. — Mademoiselle Galby aime mieux être la première au boulevard du Temple que la seconde rue Lepelletier ; c'est être de l'avis d'un fameux empereur romain.

La pièce du Cirque a donc trop de sagesse et pas assez de folle gaieté ; mais sauf ce reproche, qui ne doit pas étonner les auteurs de la part d'un journal aussi frivole que le nôtre, nous constatons avec plaisir que cette féerie a suffisamment de décors, de costumes et de trucs pour faire courir tout Paris : — le royaume de la Lumière offre surtout un aspect éblouissant.

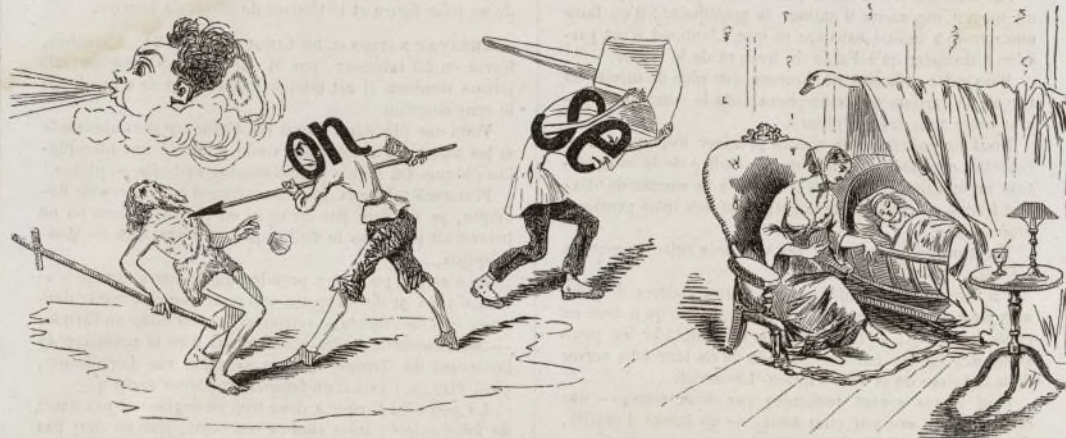
Le jeu des machines nouvelles a quelque peu laissé à désirer l'autre soir, mais il faut faire la part de l'émotion inséparable d'un premier début.

Nul doute qu'à l'heure qu'il est ces machines n'aient repris courage, et rien ne viendra plus contrarier le succès de la pièce.

Nous vous proposons d'aller vérifier le fait à la centième représentation.

*. L'Odéon ouvrira à la fin du mois avec un drame en trois actes de M. Emile Souvestre. Cette œuvre, bâtie sur une idée philosophique, contient, dit-on, une partie comique des plus heureuses.

*. On sait que parmi les derniers visiteurs qui allèrent saluer le roi Louis-Philippe à Claremont se trouvèrent MM. Scribe et Halévy. — Dès que nos illustres compatriotes se présentèrent dans le château de l'auguste exilé, la reine, qui avait horreur de la politique et qui éloignait tout ce qui pouvait troubler ou agiter l'esprit de Louis-Philippe, s'écria : Ah ! monsieur Scribe, quel bonheur ! quelle bonne fortune ! Vous savez que le roi est très-compétent en fait d'art et qu'il s'est fort occupé du théâtre. — Alors Louis-Philippe raconta à M. Scribe un sujet d'opéra puisé dans les œuvres de Shakspeare ; il fit le plan de la pièce, indiqua plusieurs situations très-belles, et, se tournant vers M. Halévy, il chanta quelques airs de sa jeunesse qui, rajeunis et retouchés, pourraient fort bien accompagner les situations indiquées par lui. — Pensez-y, au surplus, monsieur Scribe, ajouta le roi, et venez demain travailler avec moi, nous ferons un chef-d'œuvre. — Le lendemain, le célèbre auteur était exact. Il avait pensé au sujet, et son royal collaborateur fut étonné de la tournure que le scénario avait prise. — On travailla encore le lendemain ; mais, appelé à Paris par des affaires et le cœur navré d'ailleurs de voir sur le visage du roi les traces d'une agonie prochaine, M. Scribe partit au grand chagrin de Louis-Philippe, qui aurait voulu voir achever l'œuvre dont il avait donné l'idée. — Nous serons appelés à applaudir peut-être une comédie de deux illustres collaborateurs, célèbres à des titres différents. Attendez, on sait qu'avec M. Scribe on n'attend pas longtemps.



Explication du dernier Rébus.

L'Os réduit Temps, VAP heure faix, dé, veaux, ré, l'S passe.
(L'eau réduite en vapeur fait dévorer l'espace.)

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Le Coloriste de la Fleur. Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

Ameublements parisiens, très-magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

London illustrated news. Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C^{ie}, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50; — pour trois mois dans les départements, 10 fr. 50. — Les abonnements partent du 4^{er} du mois.

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes. S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Albums POUR LA Campagne. Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 43 découpures, et ne se vend que 4 francs.

Galerie de l'industrie parisienne. Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que *pendules, candélabres, métiers à broder, machines*, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

Par. s. — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.